

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## La mort aux trousses

Bernard Gilbert, *CQFD*, Montréal, VLB, 1994, 262 p., 21,95 \$.

Andrée A. Michaud, *Alias Charlie*, Montréal, Leméac, 1994, 156 p., 15,50 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1994). Compte rendu de [La mort aux trousses / Bernard Gilbert, *CQFD*, Montréal, VLB, 1994, 262 p., 21,95 \$. / Andrée A. Michaud, *Alias Charlie*, Montréal, Leméac, 1994, 156 p., 15,50 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 28–29.

Bernard Gilbert, *CQFD*, Montréal, VLB, 1994, 262 p., 21,95 \$.  
Andrée A. Michaud, *Alias Charlie*, Montréal, Leméac, 1994, 156 p., 15,50 \$.



# La mort aux trousses

Bernard Gilbert et Andrée A. Michaud viennent de la même ville — Québec — et appartiennent à la même génération. Mais, de toute évidence, ils n'écrivent pas pour les mêmes raisons : l'une semble portée par la nécessité intérieure, l'autre non. Cela fait, on s'en doute, une énorme différence.

ROMAN  
Francine Bordeleau

**A** CHACUN SON RÉSEAU. Bernard Gilbert est, pour dire comme son éditeur, «très actif dans le milieu culturel de Québec» : aujourd'hui directeur général du Carrefour international de théâtre, il occupa, un temps, la même fonction au sein de CKRL MF, «la plus vieille station de radio communautaire francophone d'Amérique du Nord», comme aime à le rappeler la publicité de la boîte. M. Gilbert y aura en fait passé la majeure partie de la décennie quatre-vingt, ce qui lui aura permis d'engranger des souvenirs. Mais les souvenirs — quand donc pourra-t-on cesser de le répéter ? — ne se transforment pas si aisément en matière littéraire, comme le démontre, si tant est qu'il démontre quelque chose, l'auteur de *CQFD*.

## Tintin en Amérique

«CQFD» (ainsi nommée, dans le roman, à cause du fameux «Ce Qu'il Fallait Démontrer» transformé en «Ce Qu'il Faut Dire»), c'est donc CKRL. Pour renseigner ceux qui ne le sauraient pas, Bernard Gilbert explique : «Mise sur pied au début des années soixante-dix par un groupe d'étudiants médusés par la médiocrité du contenu des émissions diffusées par les ondes locales, CQFD est la plus vieille radio communautaire francophone d'Amérique.» L'exemple donne l'occasion de constater que la narration gagne en didactique ce qu'elle perd en style. Mais peut-être y a-t-il abus. Ainsi lit-on plus loin :

*La langue est un sujet explosif chez nous; électoralement très dangereux. Depuis toujours. Et avec la crise constitutionnelle, c'est pire encore. La population voudrait quitter le Canada, mais le gouvernement hésite, tergiverse, étudie à n'en plus finir... Par ailleurs, l'opposition attend les élections de pied ferme, annonçant haut et fort, en cas de victoire, l'indépendance du Québec. L'étapisme serait mort en 1980, lors du premier référendum sur la souveraineté...*

Bien que maladroitement amenées, ces considérations politiques, qui constituent l'enjeu même de ce roman policier, ne sont pas

gratuites car, partant d'un sujet que les résidents de la Vieille Capitale connaissent par cœur — à savoir les chicanes concernant l'aménagement urbain et les transactions immobilières dans le centre-ville —, Gilbert nous conduit sur la piste de la *Black Cross*, secte qui ressemblerait à un Ku Klux Klan linguistique, serait née en 1774, avec l'Acte de Québec, et continuerait de faire des émules aujourd'hui. À la clef : une sombre histoire de vengeance et de droits ancestraux. Deux journalistes de CQFD, Bertold Fauvert (double de Bernard Gilbert ?) et Martin Merle surnommé Marteau, mènent l'enquête...

Cette idée d'inventer des faits historiques inspirés de notre contexte politico-linguistique schizoïde est ingénieuse, épatante même. Elle est malheureusement gâchée par un auteur qui, parce qu'il n'a d'autre prétention que d'écrire sur ses années d'apprentissage, nous donne un récit manquant singulièrement d'envergure (Bernard Gilbert ressemble en cela à nombre d'écrivains québécois qui, paraissant encore et toujours incapables de tirer parti des ressources infinies de l'écriture et de la fiction, s'assujettissent d'eux-mêmes aux limites du réel, voire de l'autobiographie). Aussi se prend-on à imaginer le même sujet traité par un James Clavell ou un Manuel Vazquez Montalban. Las ! Il faut composer avec ce qu'on a : deux héros journalistes qui, à force de manquer de profondeur et d'épaisseur, évoquent quelque Tintin en culottes courtes qui aurait été entraîné dans une histoire à la Bob Morane; les inévitables scènes de baise; une visite guidée du Vieux-Québec et de ses alentours; un cours de science politique 101; et pour finir une description exagérément idyllique — à ce point-là, c'est même de la science-fiction — du quotidien d'une radio communautaire, CKRL MF en l'occurrence. Polar plus ou moins à clefs pour les anciens de CKRL, *CQFD* est un livre somme toute décevant. Question : avec ce premier «vrai» roman (Gilbert a déjà écrit deux brefs récits : *Journal d'un autre*, paru à la Nouvelle Barre du Jour en 1986, et *Opéra*, publié cette année par le Noroît), Bernard Gilbert eût-il pu faire mieux ou a-t-il donné ici ce qu'il pouvait ?



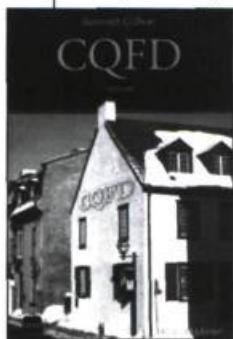
Bernard  
Gilbert



Andrée  
A. Michaud

## Mort à Venise

Il y a quelque chose d'irréremédiablement immature, adolescent — et,





ne puis-je m'empêcher d'ajouter, *masculin* — dans *CQFD. Alias Charlie*, le troisième roman d'Andrée A. Michaud, en est l'exact contraire.

L'anecdote, ici, tient à presque rien. À Venise, Charles T., alias Charlie, aime Amelia Landberry, mais bientôt il ne restera plus d'Amelia, trouvée morte dans le Grand Canal, que ces bobines de films sur lesquelles Charlie a gravé à jamais les gestes et les mimiques de son amante. Portée par son désir d'être aimée de Charlie, une autre femme, Emily Eversley, se fera peu à peu le double d'Amelia.

L'eau, la mort, l'amour, la folie, le désir, les deux femmes : avec de tels éléments, *Alias Charlie* rappelle irrésistiblement — est-ce voulu ? — *La femme de Sath*, le premier roman d'Andrée Michaud (publié chez Québec/Amérique en 1987) et même, bien que dans une moindre mesure, son *Portraits d'après modèles* (Leméac, 1991), un récit à l'écriture (par trop) durassienne, proche du style de *La maladie de la mort*. On

pourra donc parler ici d'une sorte de trilogie interrogeant inlassablement les modalités du désir et de la sexualité ainsi que la mise en scène des corps telle qu'elle est consentie, mais aussi commandée, dans la sphère érotique.

On pourra également parler, après trois romans, d'un monde, celui qui est particulier à Michaud, qui prend forme. Un monde clos, stagnant, hystérique, peuplé d'Ophélie qui se tuent non par amour, mais à cause d'une folie antérieure à l'amour, dirait-on. Femmes folles et fragiles, hommes féminisés par la passion (ce sont eux qui restent, emprisonnés dans la mémoire) : on reconnaît là, par-delà l'écriture qui finit tout de même par se trouver, par s'affirmer comme singulière, des thématiques chères à Marguerite Duras. Et plus que des thématiques parentes : des correspondances. Le délire de Charlie rappelle en effet

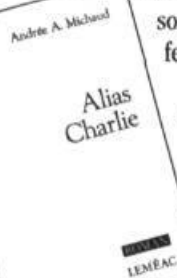
celui du vice-consul (dans le roman éponyme), Amelia a des airs d'Anne-Marie Stretter (un personnage durassien récurrent), tandis qu'Emily renvoie à Lol V. Stein (dans *Le ravissement de Lol V. Stein*).

Mais il y a l'écriture de Michaud, donc. Cette écriture n'est certes pas exempte de tics, d'imperfections, de clichés. Ainsi :

*Cependant qu'alors dans le lit, au plus creux de leurs nuits d'amour, Amelia retenait son souffle, réduite à cette soumission que lui imposait la caresse, tandis que Charles T. profitait opportunément de l'ensellure des reins pour s'introduire lentement et attentif dans l'engourdissement d'Amelia.*

Outre ces relents d'écriture «féminine» souvent rencontrée dans les années soixante-dix et quatre-vingt, M<sup>me</sup> Michaud s'adonne à un procédé stylistique facile et quelque peu lassant, avec ces phrases inachevées qui reviennent ici et là. «Car sur le sable fin plus de corps dénudés, plus d'enfants dont les cris», lit-on par exemple. Ou encore : «On dirait que le mois de mai»; «On dirait que juillet maintenant». Mais l'écriture de Michaud frappe d'abord par son lyrisme et son raffinement, et il ne lui manque pas grand-chose — un livre encore, peut-être — pour se révéler vraiment très intéressante.

Et au livre prochain, Andrée A. Michaud aura peut-être évacué cette perspective durassienne pour mieux faire valoir ce qui n'appartient qu'à elle. «Impassible Emily achevait de vider son âme en son image» : là réside probablement l'une des clefs, l'un des grands leitmotifs de l'œuvre de M<sup>me</sup> Michaud. Une œuvre grave, désespérante même, car elle nous dit que la femme trouve son identité dans le désir de l'homme, et que cela la rend folle.



# ARCADE

En vente  
maintenant  
le numéro 30

« Coup de coeur »

L'écriture  
au féminin

## Bulletin d'abonnement

S'abonner c'est épargner et c'est encourager la revue

Tarif au numéro: 11.40 \$	<input type="checkbox"/>	1 an	<input type="checkbox"/>	
		3 numéros		
Régulier	<input type="checkbox"/>	27.35 \$		
Institutions	<input type="checkbox"/>	34.19 \$		
Étranger	<input type="checkbox"/>	45.58 \$		TPS et TVQ incluses
Soutien	<input type="checkbox"/>	56.98 \$		

Je m'abonne  à partir du numéro [ \_ ]

Je me réabonne  [ \_ ]

Je désire aussi recevoir les numéros déjà parus suivants [ \_ ] [ \_ ] [ \_ ] [ \_ ]

Ci-joint un chèque ou mandat-poste fait à l'ordre de:

**La revue ARCADE**  
C.P. 397, succursale Outremont  
Montréal H2V 4N1

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_ App. \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ Code \_\_\_\_\_

Numéro de téléphone [ \_ ] \_\_\_\_ - \_\_\_\_\_